

La lettre de Louis Gondelon. L'engagement des Calédoniens dans la Première Guerre mondiale

Parmi les trésors des musées, vous trouverez au sous-sol du musée de la ville, la lettre du « niaouli » Louis Gondelon.

Né à Boulouparis, ce jeune Calédonien de 23 ans écrit à sa mère du front.

En effet, pendant la Grande Guerre, le seul moyen de communiquer avec ses proches est le courrier postal. La correspondance est abondante même si sa distribution est irrégulière et les lettres parfois censurées.

Le courrier permet de maintenir le lien entre les soldats et leur famille et de donner des nouvelles.

Louis Gondelon écrit : « *Bien chère maman. Je t'écris en pleine offensive. Depuis 3 jours le régiment se bat où se sont fait décimer le 3^e et le 6^e colonial, nous subissons de lourdes pertes : les Allemands en subissent le double de nous, mais cela ne ressuscite pas les morts. J'ai lu dans les journaux du pays, elles ont bien raison de rire un peu les filles de Calédonie, car elles ne riront peut-être plus beaucoup* ».

Pendant cette période de guerre, les articles de journaux servent souvent de propagande pour remonter le moral des troupes. Les filles de Calédonie ne s'amuse pas autant que ça.

La vie en Nouvelle-Calédonie est aussi difficile. La France ne pouvant plus fournir les biens de première nécessité comme la farine ou le sucre, on se tourne vers l'Australie. Mais les prix ont augmenté de 50%.

Avec moins d'hommes présents, les femmes, les personnes âgées et les enfants doivent s'occuper des champs et faire tourner les stations.

Le ministère français de la guerre sollicite la société de Ouaco pour la confection de conserves de bœuf. Mais les envois doivent s'arrêter car les voyages en mer deviennent trop dangereux et les bateaux sont réquisitionnés.

Il en est de même pour le nickel, principale ressource économique. Il n'est plus question d'envoyer le minerai en France pour y être transformé. Les mines ferment.

La population est appelée à soutenir l'effort de guerre. Alors, dans le pays, on s'affaire.

Pour la « Journée du Poilu » que ce soit dans les écoles, dans les clubs de dames à Nouméa, dans les tribus, tout le monde organise des loteries, des kermesses pour récupérer de l'argent.

Lors de longues journées de travail en commun, les femmes fabriquent des tricots et du linge de corps pour les combattants. Elles les envoient, par l'intermédiaire du « Colis du Niaouli », avec des produits du pays comme de l'essence de niaouli, du café ou encore des confitures.

Ces années de guerre sont ainsi des années de grande solidarité. Des souscriptions sont ouvertes pour faire parvenir de l'argent aux soldats en métropole, ou à leurs femmes dans le besoin.

La propagande est omniprésente dans les journaux, la publicité, les cartes postales ou le cinéma. Avant chaque film, les actualités sont diffusées donnant des nouvelles glorieuses de l'armée française.

Louis Gondelon a embarqué le 23 avril 1915 sur *Le Sontay* comme mobilisé, avec plus de 700 autres citoyens français calédoniens, néo-hébridais et tahitiens. On surnomme les mobilisés calédoniens : les « niaoulis ». Le 2^e et le 3^e contingents quittent l'archipel en juin et en décembre 1916 sur *Le Gange*. Le 4^e contingent part le 10 novembre 1917 à bord de *l'El Kantara*.

En tout, plus de 1 700 hommes quittent la Nouvelle-Calédonie dont une majorité de

tirailleurs kanak.

À partir de février 1916, le recrutement des tirailleurs kanak s'effectue par engagement volontaire dans les tribus sous la responsabilité des grands chefs.

En 1917, dans le Nord, du côté de Koné, le quota trop élevé d'hommes recrutés dans certaines tribus déclenche une révolte menée par le petit chef Noël.

Pendant plusieurs mois jusqu'en janvier 1918, une guérilla vient s'ajouter aux tensions provoquées par la guerre mondiale. La révolte est durement réprimée et laisse un profond traumatisme dans l'esprit des populations.

Les soldats des contingents qui s'apprêtent à partir sont « à l'instruction » dans les faubourgs de Nouméa à creuser des tranchées, à apprendre le maniement des armes, l'obéissance et la discipline.

Le 11 novembre 1918, les cloches carillonnent à toute volée pour annoncer la victoire des Alliés. Nouméa est en liesse de voir cette guerre meurtrière prendre fin.

Il va falloir attendre au moins huit mois pour voir rentrer les soldats calédoniens démobilisés. Les derniers ne reviennent qu'en 1923.

De Nouvelle-Calédonie, issus de toutes les communes, 576 soldats sont morts pour la France.

Comme Louis Gondelon, la plupart des Calédoniens sont enterrés en métropole. Seuls quelques corps reviennent en Nouvelle-Calédonie. Ainsi, le soldat Kalepo Wabete a retrouvé sa terre natale de Tiga, pour y être inhumé, en 2017, 101 ans après son départ.

Trois jours avant de mourir d'un éclat d'obus pendant la bataille de la Somme, Louis Gondelon, qui est alors caporal au 2^e Régiment d'Infanterie Colonial, se confie à sa mère :

« Peu m'importe la mort à moi qui a tant souffert. Hier soir je me suis confessé. Maintenant je suis prêt. Mais ce que je voudrais et de tout cœur c'est que les générations futures ignorent les horreurs de la guerre. Je voudrais qu'on élève les petits avec l'amour du prochain ; qu'ils sachent bien que leurs aînés tout en se sacrifiant du fond du cœur, maudissent la guerre. »

Sa lettre, mémoire d'un soldat tué loin de chez lui, est présentée au musée de la ville et semble nous dire : Connaitre son histoire, c'est pouvoir choisir son avenir.